

Sur ce téléphone gris, Natacha répondait à la voix de Ferenc. Elle s'habitua très vite, en aveugle douée, à tracer la forme sonore de Ferenc. Elle apprit, en quelques minutes, à distinguer à l'oreille toutes les mimiques vocales de Ferenc. Quand les traits de son visage étaient crispés par le mécontentement intérieur ou la douleur, ou encore le découragement, elle le sentait. Elle avait compris comment le corps de Ferenc tout entier sécrétait la voix téléphonique.

J'entends ton sourire.

Elle était attentive aux vibrations de son corps et, mieux, elle les captait. Elle savait s'il était tendu et incapable de s'abandonner. Et quand il était plutôt libre, croyant, aimant et donnant, la voix de Ferenc irradiait comme si Natacha avait vu, de ses yeux, ses lèvres et ses joues se tendre pour sourire et ses sourcils se courber pour amorcer la douce remontée de ses fossettes. Dans son oreille, Ferenc avait entièrement pris forme. Sous le charme, elle écoutait. La voix de Ferenc était une petite machine à supprimer le temps.

Natacha entendait aussi parfaitement la maladie de Ferenc puisqu'elle était capable de recevoir en elle, transmis par le téléphone, le souffle du garçon et l'énergie qui parcourait son ventre, ses reins, sa cage thoracique. Dans la mélodie de la voix de Ferenc, dans ses paroles chantantes, quelque chose de trouble soudain survenait, de parasite, qui faisait irruption dans le chant. C'était une petite pierre dure de douleur. La voix de Ferenc se mettait à sonner faux. Elle devenait cruelle parfois, sans doute parce qu'il respirait mal du coup, recroquevillé sur lui-même, plein d'angoisse, rigide et s'efforçant de ne rien laisser paraître.

Une ou deux fois, Ferenc raccrocha sans prévenir et Natacha ne put rien dire, même pas « Attends » ou bien « Dis-moi au moins au revoir ».